

Georges Mounin

## L'INTRADUISIBILITÉ COMME NOTION STATISTIQUE

1. Après avoir été, pendant deux millénaires, étudié sur la base des expériences personnelles, toujours incomplètes, et des intuitions des traducteurs, toujours subjectives, le problème de l'intraduisibilité – comme beaucoup d'autres aujourd'hui –, peut se voir abordé de manière objective, et même statistique, purement quantitative. Au lieu d'affirmer que tout est traduisible, on peut commencer à compter, méthodiquement, les faits d'intraduisibilité qu'on rencontre dans un *corpus donné*.

2. Dans l'esquisse qu'on présente ici, au lieu de traductions proprement dites, on a compté, dans des textes donnés de linguistique ou d'ethnologie, toutes les fois où l'auteur semble avoir capitulé devant un mot étranger à sa langue, puisqu'il utilise dans sa forme étrangère : ce qui est un indice objectif. Les faits ainsi relevés ont pu être classés en trois groupes :

Ou bien l'auteur cite un mot d'une langue étrangère (comme exemple, comme échantillon, comme référence, comme document), – mais il l'accompagne de sa traduction.

Ou bien l'auteur cite le mot sans le traduire – mais il le glose par une explication, qui prend souvent la forme d'une véritable définition.

Ou bien l'auteur cite le mot sans le traduire, ni l'expliquer, ni le définir. Il faut alors distinguer quatre sous-groupes :

## L'INTRADUISIBILITÉ COMME NOTION STATISTIQUE

– Tantôt le mot est un *emprunt* à une langue étrangère, déjà stabilisé par l'usage dans la langue du texte.

– Tantôt le contexte du mot constitue sa glose la plus explicite, ou au moins une glose suffisante (on devine par exemple, que le mot étranger désigne un oiseau, un poisson, dans la phrase).

– Tantôt la citation relève de la pure coquetterie littéraire.

– Tantôt le mot est senti ou explicitement qualifié comme impossible à traduire.

Naturellement, il y aurait (il y aura) beaucoup d'autres façons d'étudier scientifiquement le problème de l'intraduisibilité. Par exemple, on pourra, dans une traduction donnée, relever tous les mots non traduits, et surtout les notes dont le traducteur les accompagne pour expliquer son impuissance à traduire complètement. On fait encore la part belle, ainsi, à la subjectivité du traducteur : c'est quand même un indice minimum. À l'autre extrémité, on pourra prendre dix traductions d'une même page, et relever tous les désaccords, et tous les accord entre traducteurs. Le pourcentage d'accords mesurerait la traduisibilité minima du texte; le pourcentage des désaccords, l'indice maximum, en théorie, d'intraduisibilité de ce texte. (Mais il resterait à éliminer les désaccords nés de fautes évidentes de traduction.) Les comptages qu'on cite n'ont d'autre ambition que d'attirer l'attention sur cette idée : qu'on peut objectivement cerner la notion d'intraduisibilité.

3. Le premier des exemples linguistiques est l'article de Harold Basilius, *Neo-*

## L'INTRADUISIBILITÉ COMME NOTION STATISTIQUE

*Humboldtian linguistics* (*Word*, vol. 8, n° 2, pp. 95-105). Il s'agit d'un texte de 11 pages, environ 7000 mots. Dans ce corpus, étudiant une pensée germanique, il cite dix mots ou expressions en langue étrangère – exception faite des exemples proprement linguistiques. Il les explique ou les traduit tous (*ergon, energeia, die sprachliche Mittelwelt, Zwischenwelt, Glied, sich ergliedern, sich ausgliedern*), exception *Gedankengang*, qui lui paraît spécifiquement allemand; et *Kleinarbeit*, qu'il juge sans doute connu de son public de linguistes, et qu'il utilise pour son expressivité. Tous comptes faits, sur le thème difficile de la pensée de Humboldt (dont Max Müller lui-même disait qu'elle donnait l'impression d'une mer de nuages), Basilius réussit à s'exprimer en anglais à 99,8 %.

4. Le second exemple linguistique est le livre d'Uriel Weinreich, *Languages in contact* : 122 pages, environ 60 000 mots. Pour exprimer sa propre pensée, l'auteur recourt 27 fois à des mots étrangers – pour lesquels notre hypothèse de départ (la plus large), c'est que lui-même ou bien la langue anglaise ne peuvent ou ne veulent pas les traduire, puisqu'ils les utilisent tels quels. En fait, il s'agit de 6 mots ou groupes de mots latins (type : *a priori*), tous en italiques, tous des *emprunts*; de 12 mots allemands, accompagnés de leur traduction; de 9 mots français, dont 4 écrits en romain (calques, élans, argot, jargon), – des emprunts, sauf peut-être *élans* – 3 en italique (*par excellence, en masse, idée-force*), qui sont des emprunts à la mode en américain, comme *raison d'être*, qu'on rencontre si souvent – et deux mots entre guillemets : «prestige» (bien que le mot soit dans les dictionnaires anglais), et

«anti-prestige», que l'auteur présente ainsi comme un néologisme. En mettant les choses au pire, l'auteur a pu exprimer sa pensée en anglais à 999,5 %.

5. Quand il s'agit d'ouvrages ethnographiques, il semble que l'exploitation soit plus intéressante encore : il s'agit là, toujours, d'un effort pour transmettre à une civilisation donnée (l'européenne par exemple), le contenu d'une autre civilisation, par définition très éloignée de la première puisqu'on juge nécessaire d'en donner, justement, la description ethnographique.

Prenons le cas d'un Hopi, Don Talayesva, qui, dans *Soleil Hopi*, décrit sa propre civilisation en anglais. Son livre, de 350 pages, représente environ 100 000 mots. L'auteur recourt 63 fois à des mots étrangers pour rendre sa pensée : dans 31 cas le mot hopi est accompagné de sa traduction; dans 17 cas, de sa définition; dans 1 cas, le contexte est explicite. En outre, il utilise une dizaine de termes anglais courants (ou plutôt : son traducteur en français les y laisse), et 4 termes espagnols. Même si l'on considère le fait de recourir 63 fois à un terme étranger comme indice d'intraduisibilité totale probable, Don Talayesva décrit la civilisation hopi, en anglais, à 999,5 %.

6. Jean Malaurie, dans les *Derniers rois de Thulé*, qui décrit la civilisation des Esquimaux d'Angmassalik, pour un texte de 140 000 mots, recourt 266 fois à des termes étrangers. Soit : 196 mots eskimo avec leur traduction, 42 non traduits parce que le contexte est explicite, 18 accompagnés de leur définition. Une dizaine de mots européens, dont cinq

## L'INTRADUISIBILITÉ COMME NOTION STATISTIQUE

anglais (*inlandsis, jerrycan, etc...*) s'y ajoutent. Calculer le coefficient d'obstacles à la transmission de la civilisation eskimo en français, dans ce texte, n'a guère de sens, au-dessous du 1/1000<sup>e</sup>.

7. L'exemple de Lévi-Strauss, dans *Tristes Tropiques* (450 pages, 190 000 mots), donne des résultats analogues : quelque trois cents termes étrangers, latins, italiens, portugais, anglais, nambikwara, etc... dont les 2/3 sont escortés de leur traduction, la moitié du reste éclaircis par le contexte ou la définition; le reste, à juste titre, est supposé connu du lecteur français, comme emprunts passés dans la langue (*drug store, favellas, corn-belt, fazenda, placer, etc...*); ou bien cité non traduit par goût de la couleur locale, et situé vaguement, mais suffisamment, par le contexte (nom de plante, nom d'animal, de poisson, etc...).

8. Il ne s'agit pas de faire dire à ces chiffres autre chose, ni plus, qu'ils ne veulent dire. Ils ne signifient pas que la fraction d'intraduisibilité dans un texte est toujours faible, et tellement faible qu'elle est négligeable. Ils veulent seulement souligner le fait que cette fraction d'intraduisible est sans doute très souvent mesurable; et qu'on peut donc instructivement chiffrer le pourcentage d'échecs de la communication par traduction, variable selon les paires de langues, selon les textes, et selon les traducteurs. En outre, au lieu de diluer la notion d'intraduisibilité sur tout un texte (comme un fantôme d'autant plus invincible qu'il est insaisissable), on l'isole, on la voit telle qu'elle est dans les faits. Lorsque

## L'INTRADUISIBILITÉ COMME NOTION STATISTIQUE

Jean Malaurie cite cette expression eskimo : «*Pissortout inouit*», il la commente ainsi : «Mot de situation, fréquemment utilisé et difficile à traduire : *nous autres Esquimaux, ne sommes-nous pas des hommes?*; ou bien : *Pour un Esquimau, évidemment, c'est facile*. Le sens se modifie selon le contexte» (p. 38). Et Lévi-Strauss note (une seule fois dans son livre) : «*Encrenca* : substantif intraduisible qui exprime le fait d'*être coincé*» (p. 350). Aucun chiffre n'aura le pouvoir de minimiser ces faits en eux-mêmes, peut-être intraduisible à 100 %, mais eux seuls. Ce sont eux qu'il faut compter, classer, discuter, par paires de langues. L'intraduisibilité ne doit pas être un mystère, ni un épouvantail : c'est une notion statistique.

---

Source : *Babel*, vol. 10, n° 3, 1964, p. 122-124.